

## **Carnet de voyage d'André Calvès, lors du périple en Macédoine de la Brigade « Yves Bodénès » en août 1950**

...Il faisait vraiment beau temps à Zagreb, et ça chauffait fort de dix heures à seize heures. Mais en roulant vers Skopje, nous apprenons ce qu'est la chaleur. La capitale de la Macédoine est une des villes les plus chaudes de la Yougoslavie.

Nous débarquons. Sans connaître l'Afrique du Nord ou la Syrie, j'imagine que cela donne la même impression. Pourtant les femmes voilées sont rares en ville. Des gosses pieds nus nous accompagnent. Il faut un bon entraînement pour poser un pied nu sur la chaleur brûlante. De la gare à l'hôtel Makedonia, c'est très européen. Majorité d'hommes habillés comme à Brest ou ailleurs. Quelques gars portent une petite calotte ronde et des pantalons serrés aux mollets par des lacets.

Quand nos affaires sont rangées à l'hôtel, nous déambulons en ville par petits groupes. Les appareils photos sont de nouveau en mouvement.

A peu de distance du centre ville, c'est le quartier des artisans. De chaque côté des rues, des petites échoppes ouvertes largement : fabricants d'étuis à cigarettes, de babouches, de petits bijoux, coiffure, etc. Parfois un seul artisan, parfois un atelier de sept à huit personnes. Les produits fabriqués ne cassent rien et n'enthousiasme personne.. Toutefois, nous achetons un fume-cigarette qu'un artisan tourne devant nous avec un système rudimentaire, mais avec beaucoup de vitesse et d'habileté.

Dans beaucoup de boutiques, il y a la photo de Tito. Là, (illisible) c'est le chef du maquis, le président du gouvernement qui a pour la première fois aidé la Macédoine à se constituer en état.

Par ailleurs, je doute que les artisans aient beaucoup de sympathies pour le programme gouvernemental (Plan quinquennal, etc.)

Avec leurs faibles moyens techniques, leurs antiques méthodes de travail, ces artisans ne doivent pas apporter grand-chose à la collectivité. Or ces artisans semblent très nombreux à Skopje. Il faut toutefois noter que les ateliers qui emploient plusieurs ouvriers semblent disposer de machines assez modernes (exemple : les ateliers de couture disposant de dix, douze machines ne sont pas rares)

Dans ce quartier, c'est la coutume arabe, ou musulmane qui domine.

Nous redescendons vers la ville. Musique dans une petite rue. On s'approche. Beaucoup d'hommes entrant dans une maison décorée. Toujours dans un mélange de langue, nous demandons la permission d'entrer : « Francaiski Brigada ». On nous apporte même des chaises, et un travailleur parlant français vient nous expliquer qu'il s'agit de l'élection du comité ouvrier des entreprises d'électricité de la ville.

Au fond de la salle, les militants constituant le bureau sont assis devant la table qui porte l'urne. Au dessus de leur tête les portraits de Lénine et de Tito.

Les ouvriers se succèdent. Certains habillés à l'européenne, d'autres avec le costume musulman. Ils introduisent leur bulletin dans l'urne. Le travailleur parlant français nous explique que chaque votant reçoit une liste portant les noms des candidats qui se sont inscrits. Avant de porter son bulletin, il raye les noms des candidats dont il ne veut pas.

Le vote terminé, l'ensemble des assistants scande : « Zivio Tito, zivio Tito » et cela se termine par un long sifflement.

Un copain demande la parole pour remercier les assistants de nous avoir permis d'assister au vote. Quand ces quelques mots sont traduits, le président du comité sortant répond en nous

demandant d'ouvrir bien les yeux pendant notre séjour en Macédoine, afin de dire en France comment ce pays lutte pour le socialisme.

Un travailleur dans la salle demande une danse en l'honneur des brigadistes français.

Et tout le monde se prend par la main, tandis que la musique en met un bon coup.

C'est vraiment un spectacle sympathique. Et pourtant la majorité de ces travailleurs portent des vêtements lamentables. Le gars qui vient nous offrir des cigarettes est en bras de chemise.

Mais peut-on appeler encore chemise cette espèce de filet de pêcheur ?

Aucun gars ne semble détailler nos vêtements, aucun ne s'extasie devant nos appareils de photos, ou les diverses choses qu'on porte. Quelle différence avec les petits bourgeois de Zagreb !

Quand nous faisons allusion aux difficultés éprouvées pour trouver des vêtements, un jeune ouvrier répond « Nema Textil », puis il fait traduire que l'on construit pour cela de grandes usines. C'est simple : quand quelque chose manque, c'est qu'il n'y en a pas. Monsieur de La Palisse comprendrait cela, n'est-ce pas ? Mais alors que penserait-il de la France ou de l'Amérique ou parfois les choses manquent dans les foyers ouvriers...parce qu'il y a surproduction.

Nous regagnons l'hôtel en cherchant à mettre en place dans nos têtes les deux mondes que nous venons de voir. Le moyen-âge du quartier des artisans côtoie la révolution prolétarienne des ouvriers de l'entreprise électrique. C'est une caractéristique de la Macédoine.

Départ pour Orhid. Deux cars transportent la brigade « Liberté ». Panne à quelques kilomètres de Skopje. Pendant la réparation, on photographie des petites voitures (*à cheval ou mulet*) transportant le paysan macédonien et sa femme voilée. L'un au moins n'a pas l'air d'aimer qu'on filme sa femme et nous lance quelques mots d'un air furieux.

On déambule. Dans un petit village, des femmes assises en rond, trient des feuilles de tabac. Celles-là ne sont pas voilées, et éclatent de rire chaque fois que l'une d'elles nous parle. Ça doit être très drôle. Les murs de fermes sont couverts de guirlandes de feuilles de tabac. C'est une très importante culture en Macédoine.

Notre car redémarre. La route est toujours mauvaise. Arrêt à Totovo. Ici la coutume arabe domine. Beaucoup de maisons en terre glaise (maisons qui trouvent parfois le moyen d'avoir deux étages.)

Une surprise dans ce patelin. Dans une échoppe, un tour moderne. On le regarde de près. C'est une production de la naissante industrie yougoslave.

Départ, on passe Gostivar. Visite d'une future centrale électrique. Immenses souterrains sous la montagne. On nous explique que c'est une petite portion des travaux dont nous verrons un autre aspect quand nous passerons de l'autre côté du mont. Il est aussi question de créer un lac artificiel. Tout cela paraît impressionnant. Mais je ne peux en dire plus. Les cars reprennent la route. Mais quelque chose ne marche vraiment pas. Il faut retourner à Gostivar pour réparation. Impossible et imprudent d'aller plus loin. L'autre car continue sa route vers la zadruga Lazarspole.

Nous voici dans un grand garage. Une équipe s'active sur le moteur de notre car. Après attente, nous portons nos sacs dans un boui-boui où nous devons passer la nuit. Puis ballade dans le patelin. Il est bien vingt heures et la température est agréable. Dans la rue principale, nous passons devant une bibliothèque bien éclairée. Tout le monde y entre aussi. C'est celle du comité populaire de la ville. Le gars qui s'en occupe a vécu en Egypte et parle français. Il nous montre les cahiers où sont notés les livres que les travailleurs viennent prendre, puis fait

la visite des lieux. Deux grandes salles, dont l'une destinée à la lecture. Nombreux bouquins sur les rayons : Les philosophes français-Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, etc. Parmi les romanciers, Balzac. On le retrouvera dans toutes les bibliothèques de Yougoslavie. Traduit de l'anglais, Jack London, et Upton Sinclair entre autres. Beaucoup de livres de Maxime Gorki ; Les œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline. Et aussi les écrits de Tito, Kardelj, Djilas, Pijade et les autres leaders yougoslaves. Vraiment, belle bibliothèque, bien fournie pour une localité relativement petite. Mais le secrétaire nous explique que chaque entreprise possède aussi sa bibliothèque.

A peine sortis de la maison, dix mètres de la rue et, là encore, nous venons de quitter la révolution prolétarienne pour apercevoir le moyen-âge. Au milieu de la place, le minaret. En haut du Minaret, le curé musulman chante une sorte de mélodie rauque. Il paraît qu'il appelle les fidèles à se tourner vers La Mecque et prier.

Mais ses fidèles doivent se recruter surtout parmi les vieux, et on n'en voit pas sur la place à cette heure. Il n'y a qu'un groupe de jeunes gens qui rigolent de bon cœur.

Après petite conversation imagée sur la formule « La religion c'est l'opium du peuple » nous demandons s'il y a quelques distractions à cette dans le pays.

Les jeunes nous amènent à un bal en plein air organisé au profit de la cantine de l'armée. Entre la rue et le bal il y a une sorte de grille. Dans la rue quelques femmes voilées regardent la foule qui danse et consomme.

Peut-être ces femmes voilées se lamentent sur le présent. Peut-être qu'elles se tâtent pour savoir si elles vont balancer leur voile et entrer dans le bal. Mystère.

Le prix de l'entrée est de dix dinars, mais on nous fait signe d'entrer sans payer. Toutes les tables sont occupées. Une place libre par-ci par-là. Et chaque Français se trouve dans un groupe de Macédoniens. Par chance, à ma table, il y deux jeunes filles qui ont participé aux brigades de travail à Zagreb. Grosse discussion avec elles et leurs cavaliers. Le tout dans un jargon anglo-allemand. Je leur explique ce que dit la presse stalinienne française sur la Yougoslavie. Tout le monde rit de bon cœur, et comme les autres tables veulent savoir pourquoi on rit, les jeunes filles expliquent. Et le rire s'étend.

Quand la musique reprend, quelques garçons et filles vont sur la piste, reviennent, repartent. Quelques Français aussi se décident à danser...

*Fragment de journal des Brigades de Travail en Yougoslavie, été 1950*